

DEUXIEME PARTIE :

Une œuvre marquée ou la raison meurtrie

"L'antisémitisme, dans les pays où il a une réelle importance, n'est jamais que l'arme d'un parti politique ou le résultat d'une situation économique grave."

Emile Zola, *Nouvelle Campagne*, 1897.

"Désormais, j'ai confiance en vous, vous vous feriez certainement tuer pour moi, et sans en jamais parler à personne."

Erik Satie, *Le Piège de Méduse*,
acte I, scène 9.

"Les haines sont si longues et si opiniâtrées, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation."

La Bruyère, *Caractères*, 1688.

CHAPITRE 3 : La question juive

A – Un antisémitisme français

1-) Un héritage

L'antisémitisme ne date pas, en France, de l'Occupation, même si celle-ci en fait un acte politique officiel. La première source de ce racisme ciblé en est le vieil antijudaïsme chrétien, subsistant à travers le temps et suivant l'engouement religieux, que le chrétien apprend dès son plus jeune âge par l'enseignement du catéchisme. Le juif y est présenté comme le responsable de tous les péchés d'Israël de par son action décisive lors de la crucifixion du Christ. Cet antijudaïsme ancien et d'origine renaît au début du siècle avec le journal *La Croix* qui s'en fait le porte-voix.

Autre source profonde et ancrée dans les esprits, un antisémitisme non plus religieux mais économique et politique qui prête au juif l'image de la réussite financière par le vol dissimulé des richesses de la nation. L'effondrement de la très catholique banque de l'Union Générale, le 19 janvier 1882, provoqué par des banquiers concurrents et annoncé de confession israélite selon le mythe né de Drumont, est devenu le symbole de cet argument prolongé par la crise économique. L'inévitable Affaire Dreyfus s'ajoute encore à ce sentiment de "contamination" jusqu'à devenir une racine influente et puissante d'un antisémitisme populaire. En effet, l'idée, loin de s'éteindre d'elle-même, est perpétuée par les célèbres Drumont, Barrès et autres Charles Maurras de l'Action dite Française, dans l'objectif annoncé de réduire la part des juifs dans la vie nationale. A ce titre, Xavier Vallat, premier Commissaire aux questions juives le 29 mars 1941, explique : "Les Juifs sont théologiquement maudits, politiquement dangereux et économiquement néfastes."¹ Ce même personnage annonce le climat politique puisque le 6 juin 1936, Xavier Vallat interpelle Léon Blum du haut de la tribune de la Chambre des députés par ces mots : "Votre arrivée au

¹ FERRO, Marc, *Pétain*, Ed. France-loisirs, 1993, p.238.

pouvoir, monsieur le président du Conseil, est incontestablement une date historique. Pour la première fois, ce vieux pays gallo-romain sera gouverné par un juif."²

Dernier principe de l'antisémitisme français, les juifs, en cette période de pacifisme profond, sont porteurs de conflit. Etant victimes d'actions racistes, ils fuient l'Allemagne puis l'Autriche pour trouver, parfois, refuge en France où ils deviennent par leur présence un obstacle au rapprochement franco-allemand et à la paix tant voulue. Ainsi, Jacques Doriot et Marcel Déat les présentent comme coupables de bellicisme, alors même que Jean Giraudoux, au Commissariat de l'information juge par ces mots que :

"Notre terre est devenue terre d'invasion... L'invasion s'y produisit exactement de la façon dont elle s'opéra dans l'Empire romain, non par les armées mais par infiltration continue de Barbares,(...) cette cohorte curieuse et avide de l'Europe centrale et orientale (...) race primitive ou imperméable. Ces centaines de mille d'Ashkénazes échappés des ghettos polonais ou roumains, prédisposés à l'anarchie et à la corruption."³

Mais la véritable invasion, militaire celle-ci, reste encore à venir...

La politique de naturalisation, atteignant des sommets en 1939 face au nombre grandissant des réfugiés, avec le chiffre de 73 059, augmente encore le désarroi des antisémites. Ceux-ci trouvent d'ailleurs un écho favorable à leur pensée et se nourrissent des insultes et autres dessins contre les juifs. *Gringoire* et *Je suis partout*, fers de lance de cette production hebdomadaire dont la qualité journalistique est indéniable malgré des objectifs critiquables, obtiennent des chiffres de ventes remarquables. Preuve en est les deux numéros spéciaux du 15 avril et du 17 février 1938 de *Je suis partout* qui sont réimprimés devant leur grand succès. Les articles sont appuyés par des chiffres incertains démontrant la prise d'importance de la communauté israélite en France depuis le XIXème siècle, dont les membres ont le défaut majeur, selon l'hebdomadaire, d'avoir des opinions politiques de gauche. Ainsi, par des mots et des dessins, se répand "l'image du juif apatride, uniquement soucieux de faire fortune, voguant de pays en pays au gré de ses intérêts, embusqué de toutes les guerres, gros, gras, sale et même, au fait de sa fortune, inspirant de la répulsion."⁴

² KASPI, André, *Les Juifs pendant l'occupation*, Seuil, 1991, p. 57.

³ FERRO, Marc, *Pétain*, op. cit., p.239.

⁴ Amouroux, Henri, *Le Peuple du désastre 1939-1940*, Robert Laffont, 1976, p. 25.

Unique tentative du gouvernement d'endiguer et d'apaiser les esprits face à cet ancien phénomène, le décret-loi Marchandeu (du nom du Ministre de la Justice) du 21 avril 1939 interdit les attaques contre les collectivités religieuses ou "sociales" et les "habitants" de la France⁵. Pendant "la drôle de guerre", les manifestations se poursuivent malgré tout, avec notamment à Toulouse des tracts et des affiches dénonçant la guerre juive. Pour la première fois, des inscriptions de "Mort aux Juifs" apparaissent sur les murs devant l'arrivée des nazis.

2-) Les Juifs et l'Occupation

L'antisémitisme français, avec l'arrivée au pouvoir du Maréchal Pétain et de ses proches souvent issus des milieux de "l'Action Française", prend rapidement un caractère légal. Entrant dans une course à la discrimination avec l'occupant afin de gagner ses faveurs, le gouvernement de Vichy promulgue dès le 3 octobre 1940 la loi Raphaël Alibert plus connue sous le nom de "loi portant statut des juifs", et ce au nom d'un antijudaïsme d'Etat. Le Maréchal lui-même pensant que les juifs occupent en France trop de places de commandement, participe personnellement à son élaboration. Cette législation spontanée de Vichy définit comme juif toute personne ayant trois grands-parents juifs, et leur interdit bon nombre de professions telles que celles de la fonction publique, l'enseignement et le commandement militaire. Les juifs sont aussi exclus des hautes fonctions des métiers du spectacle, de la radio et de la presse. Cette définition de l'appartenance à la communauté israélite se révèle en outre plus sévère que celle en vigueur en Allemagne depuis 1935.

Le statut du 3 octobre est suivi d'une nouvelle loi, dès le lendemain, qui permet d'interner dans des camps tous les "étrangers de race juive", mesure rapidement appliquée aux réfugiés juifs chassés de Belgique et d'Allemagne. Inévitablement, et toujours dans la double volonté de séduction de l'occupant et d'antisémitisme profond, cet acte s'étend bientôt aux autres juifs étrangers, puis aux juifs français.

⁵ Les peines prévues en cas de diffamation envers une personne appartenant à une "race" ou à une religion déterminée sont un emprisonnement d'une durée allant de un mois à une année accompagnée d'une amende de 500 à 10 000 francs.

Cependant, plus rapidement encore que le statut juif de Vichy, une première ordonnance allemande (il y en aura neuf...) impose des mesures antijuives dès le 27 septembre 1940, avec notamment l'obligation pour les juifs de se faire recenser par ordre alphabétique dans les commissariats de police de leur quartier afin de faire rougir leur carte d'identité du sceau de JUIF. L'exemple le plus tristement célèbre de ce recensement est celui du philosophe Henri Bergson qui le 4 octobre, déjà mourant et converti au catholicisme, se fait "inventorier" parmi les quelques 149.734 juifs répertoriés dans la région parisienne. Cette ordonnance allemande apporte une définition, différente de celle de la loi Alibert, d'où la notion de race est absente pour centrer son idée sur la croyance religieuse. Nouvel élément, les entreprises juives doivent se signaler par une affiche jaune qui préfigure l'aryanisation de celles-ci. Enfin, même si le gouvernement de Vichy revendique, par sa promulgation du 3 octobre, la souveraineté sur l'ensemble du territoire, l'ordonnance nazie du 27 septembre assure à l'occupant l'initiative dans la zone nord.

La mesure du "crachat jaune" n'est pas une invention nazie puisque souvent au cours de l'histoire, les chrétiens ont cherché à marquer les juifs dans leurs vêtements, tel que le roi Saint Louis qui prescrit le port d'un insigne jaune sur le dos et sur la poitrine pour les israélites. Toujours en France, le 29 mai 1942, la huitième ordonnance allemande concerne en particulier la création d'un signe distinctif, elle entre en vigueur le 7 juin :

"Il est interdit aux juifs, dès l'âge de six ans révolus, de paraître en public sans porter l'étoile juive. L'étoile juive est une étoile à six pointes ayant les dimensions de la paume d'une main et les contours noirs. Elle est en tissu jaune et porte, en caractères noirs, l'inscription JUIF."⁶

A cette première mesure visible, l'opinion publique manifeste moins d'indifférence qu'au cours des deux années passées et, aux petits mots sympathiques et discrets, s'ajoute une petite centaine de parisiens qui compatissent et critiquent avec légèreté cette fatalité jaune. Ainsi fleurissent de nombreuses "étoiles de fantaisies"⁷ tel que cet architecte proclamant son origine d'"Auvergnat", et d'autres inscriptions au coeur de l'étoile telles que "Goy", "Swing", "Papous" ou "Bouddhistes". Signalons qu'après arrestations, certains sont enfermés quelques

⁶ KASPI, André, *Les Juifs pendant l'Occupation*, op. cit., p. 102.

⁷ POLIAKOV, Léon, "Au Temps de l'étoile jaune", in *Historia magazine*, n°25, 11 avril 1968.

jours à Drancy pour "manifestations gaullistes". L'année 1942 est surtout marquée par la généralisation des rafles entamées l'année précédente.

Le rappel, certes succinct, de ce contexte se révèle essentiel pour la compréhension d'une partie de l'oeuvre clandestine de Vercors, tant celui-ci, de par l'origine de son père, peut se sentir concerné par les faits.

B – Une nouvelle semi-biographique : *La Marche à l'étoile*

1-) Origine et construction du récit

Louis Bruller, par son naturel discret, n'a jamais vraiment expliqué les circonstances de sa venue en France à son fils. Celui-ci ne connaît donc parfaitement l'aventure de son père lorsqu'il se rend en zone "nono", au cours de l'été 1942, afin d'y dénicher le dernier livre de Jacques Maritain, *A travers le désastre*, pour les Editions de Minuit. Profitant ainsi de quelques jours sans Allemand, il se rend à Marseille où bon nombre d'amis d'origine juive sont réfugiés. Parmi eux, une amie des parents de Jean évoque la mémoire de Louis Bruller et dévoile l'odyssée de ce dernier. Complétant ses renseignements par une discussion maternelle, Jean Bruller doit encore à Pierre de Lescure la décision de rédiger cette épopée, composition qu'il entreprend et achève au cours de l'automne 1943. Rédaction assurément douloureuse que celle de l'histoire peu banale d'un jeune homme de quinze ou seize ans qui traverse l'Europe à pied depuis sa Hongrie natale pour venir en France, pays de la révolution et des Lumières, respirer le même air que Victor Hugo. Cette pénible marche vers cette étoile luisante de liberté et l'attrait de Paris, né de la lecture de *l'Orpheline du Pont des Arts* du poète allemand Hauff, nous sont relatés dans la seconde nouvelle de Vercors. Il introduit son récit par ces mots révélateurs : "... rien n'est plus difficile que de peindre un homme que l'on connaît trop."⁸

⁸ Vercors, *La Marche à l'étoile*, Editions de Minuit, 1946, p.10.

Cependant, s'il est perçu comme une biographie, ce texte combine réalité et fiction selon le style du "mentir-vrai". De nombreux éléments rappellent la famille Bruller, maquillée ici sous le nom de Muritz :

"Il y a d'abord une conversion - un aïeul qui devient évêque. Ambitieux, sans doute et gêné par la présence de cette famille de parpaillots. On imagine bien quelle pression, onctueuse mais implacable, chasse les Muritz des Cristalleries des Vosges où elle est née pour celle de Bohême où elle s'installe."⁹

Éléments pour le moins ressemblant à l'immigration des Bruller, auxquels s'ajoutent les grands moments de la vie de Louis Bruller, tels que sa maison d'édition, sa rencontre et son mariage avec Ernestine Bourbon, devenue Chambord¹⁰. Cependant, toute la nouvelle ne se présente pas comme une biographie et seule la première partie, "La Foi et la Lumière", fait l'objet de la dédicace suivante : "A la mémoire de celui dont ces pages racontent la vie". En effet, Louis Bruller, père de l'auteur, perd la vie en 1930 alors que Thomas Muritz, ami du narrateur et personnage principal de cette longue marche vers l'étoile jaune, est abattu en 1943. Vercors imagine donc ce qu'aurait été pour son père de se voir fusiller par des gendarmes français : une souffrance morale bien plus épouvantable que d'être exécuté par des soldats d'invasion. L'auteur avoue d'ailleurs :

"J'ai toujours été déchiré entre deux sentiments : le bonheur qu'il n'ait connu l'étoile jaune ni les rafles des juifs *par la police française*¹¹, il en serait mort de chagrin, je crois bien; et d'autre part le regret qu'il n'ait pu voir le succès de son fils : jusqu'à sa mort, il ne s'était jamais senti tranquille sur l'avenir d'un garçon incertain et volage. Vercors l'aurait rassuré - peut-être."¹²

Pourtant, loin de toute invention, Vercors puise la seconde partie du récit, "Le Règne des Avars", de l'une de ces lugubres affiches rouges bordées de noir saignant les murs de Paris. En effet, parmi les fusillés figure le nom de Bernheim, homonyme d'un ami intime de

⁹ Vercors, *La Marche à l'étoile*, op. cit., p. 10-11.

¹⁰ Les éléments de la vie de Mlle Chambord sont aussi à tendance biographique puisqu'elle est décrite comme l'institutrice d'une école maternelle d'un petit bourg berrichon. La grandeur du nom de famille de la jeune femme se fait aussi l'écho de la réalité.

¹¹ En italique dans le texte

¹² PLAZY-Vercors, *A Dire vrai*, op. cit., p. 43.

Louis Bruller. Ainsi, la vie de Thomas Muritz en contient deux, l'une fantastique de passion et de volonté, l'autre sobrement tragique faisant de la mort du dénommé Bernheim celle de Thomas. Témoignant du déroulement de l'exécution, grâce à un gardien trop bavard, Vercors critique la police française devenue complice. Suite à un attentat, les Allemands exigent que cinquante otages soient fusillés et près de cent cinquante juifs naturalisés sont alors réunis dans un hangar. Assurément terrible, le choix des exécutés s'effectue à la sournoise annonce de leur libération... Après la bousculade, les cinquante premiers sont assassinés. Ainsi meurent l'homme réel et l'homme fictif de *La Marche à l'étoile*.

2-) Accueil et symbole

La nouvelle porte encore son titre initial de *Posséder le soleil* d'après un vers du *Saint-Louis* de Claudel¹³, lorsque Desvignes¹⁴ en soumet la lecture à Eluard. Dans l'objectif avoué de multiplier le nombre des signatures d'auteur aux Editions de Minuit, Vercors tente de transformer son écriture et son style afin de faire passer son second écrit comme l'oeuvre d'un nouveau venu, mais le flair littéraire d'Eluard dévoile la vérité et le poète impose le véritable nom, déjà preuve d'un certain éclat.

Devenue *La Marche à l'étoile*, la nouvelle est publiée le jour de Noël 1943, poussant ainsi l'allusion de la bonne étoile enterrée et de la France occupée. Cependant, si *Le Silence de la mer* attaque muettement et rappelle l'impossibilité d'entente avec l'occupant, ce second récit accuse cette nouvelle France née de la défaite où fleurit la délation, et dénonce à haute voix l'exclusion des juifs de la communauté française par le gouvernement de Vichy. Cette histoire conte en réalité une grande passion, un grand amour finalement trahi. La félonie est celle qui relègue les véritables valeurs de la France, valeurs fondatrices de l'âme et du symbole du pays alors défiguré. Thomas Muritz est donc puni de son aveuglement face aux réalités de l'Occupation et d'avoir eu trop confiance en sa passion. Les lecteurs sont confrontés à la morale de l'histoire qui s'oppose au triste "ces crimes ne sont pas de notre faute", faisant d'eux

¹³ Ce vers est à l'origine une méditation du roi Louis IX concernant les devoirs des Français : "Ce n'est pas assez de posséder le soleil si l'on n'est pas capable de le donner..."

¹⁴ Nom de directeur littéraire que se donne Jean Bruller. Cf. chapitre 6.

des complices. Les Français font face à une situation inédite sans pouvoir réagir massivement, la dégradation réside donc dans ce laisser-faire tragique. Ainsi, ce dialogue entre Thomas et le narrateur concernant le port de l'étoile imposée :

"Laissez donc le vainqueur se salir : c'est tout bénéfique pour la France.
- Mais elle le laisse faire ! Mais *nous* le laissons faire, mais *je*..."¹⁵

Ce n'est donc pas la France qui se dégrade, elle reste une valeur transcendante, même dans les bras d'un vieil homme, héros de Verdun. Si cette nouvelle critique et cherche à ouvrir certains yeux devant le comportement général des Français, l'opposition se fait aussi au Maréchal Duconno¹⁶, entendons Pétain. C'est en ce représentant symbolique que bon nombre de Français, déjà moins en 1943, garde une grande confiance et c'est justement contre celle-ci que *La Marche à l'étoile* est écrite. Evoquant la France éternelle dans un premier temps, Vercors dénigre ensuite le rejet et l'injustice quotidienne de ce temps obscur, cette France qui repousse et assassine ses enfants adoptifs. Imaginant le regard naïf de certains juifs naturalisés ne pouvant prévoir le pire et se sentant protégés par le Français de Montoire, Vercors place dans la bouche de son personnage central ces mots révélateurs d'une réflexion tenace :

"Je n'aime pas Pétain. Dieu sait que je ne l'aime pas. Mais tout de même... voyons ! Un Maréchal de France ! Voyons, voyons, mon petit, un MA-RE-CHAL-DE-FRANCE !..."¹⁷
Finalement, après tant d'avertissements, Thomas comprend l'erreur de son amour lorsque les gendarmes français le placent contre le mur, son dernier regard symbolise alors toute l'injustice de cette époque et l'on pense à tous ceux qui ont eu cet ultime regard au moment de tomber pour la France.

L'accueil de *La Marche à l'étoile*, moins important que celui du *Silence*, éveille malgré tout certaines discussions. Certains pensent que l'idée de faire tuer des juifs par des Français revient à accuser la France quand il faut la soutenir, argument auquel Vercors réplique par une phrase de Montesquieu : "Il faut mourir pour la patrie, jamais mentir pour elle." La parution de la nouvelle est répercutée dans la presse clandestine et l'on trouve dans *Les Lettres*

¹⁵ Vercors, *La Marche à l'étoile*, op. cit., p. 73.

¹⁶ Titre d'un poème de Robert Desnos.

¹⁷ Vercors, *La Marche à l'étoile*, op. cit., p. 78.

Françaises du 20 octobre 1945¹⁸ la reprise d'un long article de Jean Lescure consacré à la nouvelle. Il évoque son sentiment de rage et d'indignité face à l'abandon de ces hommes et du symbole de la France, Vercors semble avoir touché juste puisque le critique culpabilise par ces mots :

"Quand bien même nous ne sommes pas du parti des traîtres, nous ne pouvons que nous sentir déchirés et défigurés et impardonnables de n'avoir pu sauver cela du moins qui de nous rayonnait sur le monde. Ce livre est dur pour les Français car il nous signifie que nous ne saurons pas nous laver les mains du sang de ce juste. Et que l'on n'aille pas dire que ce sont d'autres que nous qui ont fait le coup, que nous n'y pouvions rien."

Car il s'agit bien de l'image de la France en tant qu'entité morale, culturelle, et force spirituelle, que Vercors cherche à atteindre et réveiller par le biais de sa seconde nouvelle.

3-) Un regard sensible

La discrimination des juifs et la critique de la France de Pétain représentent donc des sujets proches de Vercors. Écrit en août 1945, *L'Imprimerie de Verdun* est l'une de ces nouvelles que Vercors tire de lui-même, dans une ambiance de pré-Libération, comme on lance un dernier regard sur un paysage pour ne pas l'oublier. Ici, même par le biais de la fiction, le rapport à la volonté de témoigner semble indiscutable.

Ce récit conte l'histoire de Vendresse, petit imprimeur parisien ayant participé à l'enfer de Verdun et conservant à l'égard du Maréchal Pétain une grande affection, et de son compagnon Dacosta, juif, franc-maçon, antifasciste, soldat à Verdun lui aussi, et chassé d'Italie. Les deux personnages s'opposent souvent politiquement au cours de l'entre-deux-guerres sans jamais se séparer. Puis avec l'arrivée de Pétain au pouvoir, Vendresse, aveuglé par la gloire passée et partagée de Pétain, ne perçoit pas le piège qui se referme sur son ami. Finalement, après qu'un dénommé Paars brigue pour un fils illégitime le poste de Dacosta, celui-ci fuit Paris en confiant à Vendresse femme et enfants. Ces derniers lui étant arrachés et

¹⁸ Cet article de Jean Lescure fut initialement publié dans le numéro 13 encore clandestin des *Lettres Françaises*.

déportés, Vendresse entre alors dans la Résistance. Il périra sur une route d'Allemagne au cours d'une "Marche de la mort", après avoir été livré par Paars.

Deux thèmes sont principalement développés dans ces lignes. Le premier critique inévitablement l'antijudaïsme d'Etat abandonnant "les enfants du Maréchal", combattants de la Grande Guerre; ainsi Vercors glisse dans la bouche de Paars ces quelques mots : "Ah ! Oui, ce qu'on dit qu'il a dit : "Il y avait des Juifs à Verdun..." Tu m'amuses : tu préviens tes clients, toi, quand tu veux les avoir ?"¹⁹ Nous retrouvons ici une confiance à l'égard de Pétain, confiance qui s'avère aussi fatale pour Vendresse et Dacosta que pour Thomas Muritz dans *La Marche à l'étoile*. Le second point formulé par l'auteur s'attache davantage à une attaque de la société et d'une catégorie de Français profitant de la politique des maîtres de Vichy pour s'installer en lieu et place des victimes, sorte d'aryanisation à la française. Ainsi, Vendresse apprend d'un collègue l'arrestation d'un imprimeur :

- "- Il ne portait pas l'étoile. Il avait gratté sa carte.
- Ce sont les Fritz qui l'ont piégé ? dit Vendresse.
- Pensez-vous.
- Les Français ?
- Bien sûr. Faut dire qu'il avait une bonne clientèle. Elle n'est pas perdue pour tout le monde."²⁰

Triste atmosphère décrite ainsi, retraçant assurément des courbes de vies analogues et réelles. En effet, Vercors trace une fois de plus un parallèle fiction/réalité racontant une situation générale et véridique avec des personnages imaginaires. Cependant, l'écrivain comme le dessinateur obtient sa création par l'observation du quotidien. Ainsi, on retrouve chez Vendresse, l'imprimeur de Verdun, des similitudes inspirées de Oudeville, imprimeur de Minuit. Lorsque Drieu, pseudonyme d'éditeur de Jean Bruller, le prévient des risques encourus par l'impression clandestine en cas de capture, celui-ci, sujet aux conjonctivites, réagit à l'annonce du supplice du projecteur braqué des heures durant sur le visage²¹. De

¹⁹ Vercors, "L'Imprimerie de Verdun", pp. 140-182, in *Le silence de la mer*, Albin Michel, 1951, p. 153.

²⁰ Vercors, "L'Imprimerie de Verdun", op. cit., p. 162.

²¹ Vercors, *La Bataille du silence*, op. cit., pp. 202-203.

même, à l'annonce des tortures par le narrateur (doit-on y voir une nouvelle superposition ?), Vendresse semble craindre cette aveuglante lumière²².

La délation semble aussi être à l'origine d'une nouvelle écrite après la Libération et publiée en 1949 : *Ce Jour-là*²³. Elle raconte par les yeux d'un enfant ce qui semble être un incident de la résistance ou une rafle ciblée. Toujours est-il que suite à une étrange promenade de l'enfant et de son père, la mère est capturée et déportée. Le garçon est alors laissé chez une vieille femme tandis que son père se fait prendre à son tour à la gare. Les doutes subsistant après la lecture proviennent de l'incompréhension et du regard naïf de l'enfant, mais certains détails favorisent l'idée de l'arrestation de "terroristes", le père ayant été reconnu par un "ils" masquant sans doute la police allemande.

Avec la défaite, l'Etat français de Pétain politise et légalise l'antijudaïsme profondément ancré dans les mœurs françaises. Dès lors certains profiteurs et autres délateurs, parfois les mêmes, prennent place en chassant les victimes. Cette menace interne et vivace, Vercors la combat dans plusieurs nouvelles, la plus célèbre restant la semi-biographie de son père, *La Marche à l'étoile*.

Le second caractère marquant profondément et pour longtemps l'oeuvre de celui qui fut sincèrement germanophile, concerne la frontière entre Allemand et nazi. Son état d'esprit évolue là aussi de l'espoir à la déception la plus totale, du murmure au hurlement le plus sombre.

²² Vercors, "L'Imprimerie de Verdun", op. cit., pp. 169-170.

²³ Vercors, "Ce Jour-là", pp. 78-91, in *Le Silence de la mer*, Albin Michel, 1951.

CHAPITRE 4 : L'Allemand et le nazi : Du murmure au hurlement

A – Le refus de la haine

1-) Une confiance en l'Homme

Comme nous le savons maintenant, le Jean Bruller de l'entre-deux-guerres est un personnage obscur, à la fois pacifiste, pessimiste, et favorable au rapprochement franco-allemand. Dessinant comme on écrit un testament, il pressent les événements. Dans le discours aux instituteurs, tenu en 1919, Anatole France déclare qu'il y a, malgré les dires de la propagande, toujours plus de victimes que de criminels dans une nation. Jean Bruller, admirateur de cet auteur, se retrouve intégralement dans la phrase finale de l'allocution : "Je n'ai de haine que pour la haine. Mes amis, faites haïr la haine."

A l'inexorable approche du nouveau conflit, le dessinateur reste persuadé, jusqu'au dernier instant, qu'une partie du peuple allemand, ayant partagé les mêmes souffrances lors de la Grande Guerre, gronde et murmure le mot de rébellion. Maître mot de la réflexion première de Vercors, la révolte n'éclatera pourtant pas et Hitler domine bientôt l'Europe. Jean Bruller ne perd cependant pas espoir et se résigne, en grand humaniste, au silence contraint de l'opposition au nazisme, suite à une violente répression. Ce n'est qu'avec son entrée personnelle dans le monde de la résistance littéraire que le silence allemand l'interroge. Il doute alors de l'existence d'une volonté dissidente outre-Rhin, sachant, de par son expérience, qu'il est toujours possible de se faire entendre, quels que soient les risques. De ce scepticisme devenant déception l'épilogue du *Silence de la mer* est révélateur.

Malgré tout, Vercors et les Editions de Minuit n'en arrivent pas au regrettable amalgame faisant de tous les Allemands des nazis. Confirmant ce regard humaniste et plein d'espoir, le libellé des quatre premières parutions des Editions de Minuit prévient que "Ce volume publié aux dépens d'un patriote a été achevé d'imprimer sous l'occupation nazie". L'âme allemande est ainsi préservée de toute condamnation et ce système se perpétue sans

jamais indiquer une oppression allemande²⁴, le véritable ennemi est une idéologie. Cette façon de faire inscrit aussi les Editions de Minuit dans une optique indépendante et dépourvue de haine, à l'écart des journaux clandestins et autre littérature de guerre.

Pacifiste blessé, Bruller devenant Vercors se découvre, dans l'adversité, une raison de vivre, éliminant définitivement toute tentation nihiliste. Il reprend alors paradoxalement confiance en l'Homme, malgré sa déception allemande. En effet, Vercors écrit au cours de l'été 1944 *Nous avons été heureux*²⁵, évoquant la période de l'Occupation qui, en dépit des deuils, de la misère et de l'angoisse, ressemble à ses yeux à un moment de bonheur. Sa croyance en l'Homme naît de cette obscurité quotidienne et de l'amitié sans orgueil, sans envie, provenant de la nécessité du secret. Et le bonheur est là :

"D'où venait-il ? De cette indignation que nous ressentions en commun, de notre résolution, de notre ardeur commune. Oui : de les deviner en chacun de nous, cette révolte et cette ferveur, de les sentir, de les savoir pures et désintéressées, je dis que nous étions heureux. Car il n'est qu'un vrai bonheur au monde, et un seul : trouver de la noblesse en ceux qu'on aime. Le reste est vanité."²⁶

Ainsi, sa foi en les hommes renaît de la solidarité clandestine, de l'altruisme mutuel, et ce du fond de la pire épreuve. Cependant, avec la Libération et la fin des vies secrètes, la lumière et le succès, Vercors redoute la disparition de cet état d'esprit par des mots déjà mélancoliques et une certaine nostalgie de l'anonymat. L'esprit commun de révolte est donc à la base de son humanisme.

Conservant toujours au début de l'Occupation un jugement nuancé et prudent, son *Silence de la mer*, en plus de dénoncer la séduction facile des nazis, témoigne d'une volonté d'objectivité et d'un espoir de survivance de "bons" Allemands.

²⁴ Le libellé déjà cité évolue par la suite pour devenir : "Ce volume publié au dépens de quelques lettrés patriotes a été achevé d'imprimer sous l'oppression le..."

²⁵ Ce court texte est publié en septembre 1944 dans *Les Lettres Françaises*, puis repris dans le recueil *Le Sable du temps*, Ed. Emile-Paul Frères, 1945, 196 p.

²⁶ Vercors, *Le Sable du temps*, op. cit., p. 92.

2-) Werner von Ebrennac

Malgré les quelques dix sept mois d'occupation qui précèdent la rédaction du *Silence de la mer*, Vercors conserve son idée et son espoir de la coexistence de deux Allemagne : celle du nazisme tristement triomphant et, surtout, celle des arts, l'Allemagne des esprits de Goethe et de Kant. Première vision du militaire allemand chez Vercors, l'officier Werner von Ebrennac se présente comme "le meilleur Allemand possible" afin de prévenir toute tentation manichéenne. Cette nouvelle, au moyen de la duperie subie par l'officier et avec l'ultime sourire de ce dernier, blâme et réprouve toute condamnation sans appel du peuple allemand, autre victime des loups nazis. Von Ebrennac est l'une d'elle et sa seule existence ne permet plus, au yeux de Vercors, la critique de toute une nation.

Werner von Ebrennac, lui, apparaît au fil des pages comme étant cultivé, doux et sensible, passionné d'art et sincère dans son amour pour la France. Contraste oblige, il ressort malgré tout comme un être à l'écart de son peuple, les seuls autres Allemands évoqués par l'officier étant des nazis ou encore une fiancée présentée comme un individu bien cruel, arrachant une à une les pattes d'un moustique²⁷. Ces différents éléments permettent à James Steel²⁸ d'avancer l'idée que Vercors fait de von Ebrennac, par la construction de son esprit français, un "faux" Allemand bien plus qu'un bon Allemand. Cependant, ce Germain, qu'il soit "faux" ou bon, conserve des siens un caractère formant la principale critique, à ce moment de la guerre, que l'auteur du *Silence* met en lumière. L'exploitation de sa crédulité et ses passions révélées, Werner von Ebrennac, loin de toute révolte active, choisit le suicide par le combat à l'est, preuve de soumission extrême. Cette absence de révolte manifeste, précédée pourtant d'une protestation ardente mais vaine, est une conclusion que l'auteur applique au peuple entier de l'Allemagne : "Ainsi il se soumet. Voilà donc tout ce qu'ils savent faire. Ils se soumettent tous. Même cet homme-là."²⁹ Souvent les critiques contemporains de l'Occupation

²⁷ Vercors utilise le modèle de Vilhelmine, une nourrice allemande, plutôt fantasque, qui au cours de quelques semaines pendant l'entre-deux-guerres s'est occupée des enfants de Jean Bruller, tout en punissant les moustiques attrapés.

²⁸ STEEL, James, *Littérature de l'ombre*, 1991, p. 122.

²⁹ Cette réflexion de l'oncle ne figure pas dans les premières éditions, elle apparaît dans la version définitive publiée chez Albin Michel en 1951. Elle témoigne cependant d'une accentuation évidente de la pensée initiale de l'auteur d'une absence de révolte et de volonté des Allemands.

ont vilipendé la nouvelle et son auteur, attribuant à celui-ci un objectif de collaboration. Ces premiers n'ont donc pas lu la condamnation morale du récit : le meilleur Allemand possible ne trouvant la voie de l'insoumission, quel Allemand pourrait témoigner de son désaccord ? Quel Allemand saura ne pas être un nazi ? Ces questions Vercors se les pose dans l'espoir et l'attente d'une réponse de ceux-là même qu'il condamne.

En 1957, il revient sur sa nouvelle par ces termes :

"On
n'a pas toujours compris que ce roman de la dignité humaine était aussi celui
d'une atroce révélation, de cette atroce désillusion. On n'a pas toujours su
reconnaître qu'il se termine par la mise au tombeau d'un ultime espoir, d'un
espoir désespéré qui vient d'être assassiné de la main même du meilleur
Allemand possible."³⁰

Différents éléments déjà évoqués permettent de nuancer ces propos tenus bien plus tard, car il ressort malgré tout un certain espoir de la lecture du *Silence de la mer*, l'espoir de cette révolte latente chez certains "bons" Allemands. Preuve en est l'incertitude de l'auteur devant la fin de sa nouvelle et Werner von Ebrennac faillit bien entrer dans la Résistance naissante. Mais à ce dénouement optimiste, Vercors préfère le caractère le plus vraisemblable en 1941, à savoir celui de la soumission disciplinée.

Le personnage de l'officier Allemand naît chez son créateur de la fusion de plusieurs facteurs observés, entendus ici ou là. Werner von Ebrennac, personnage hybride aux traits pourtant réels, résulte de différents souvenirs de rencontres. La première source d'inspiration, Vercors la puise dans l'avant-guerre avec un avocat berlinois rencontré en Suisse, à Montanasur-Sierre. C'est sur une piste de ski que l'avocat aborde le dessinateur et la discussion, avec l'arrivée de Pierre fort, dérive vers la Première Guerre mondiale. Vercors avoue en 1967 : "Une bonne part des propos que je prête à mon von Ebrennac du *Silence de la mer*, son amour pour la France, son aspiration à voir nos deux pays s'unir et se compléter, je les ai entendus de sa bouche (...)." ³¹ Les deux hommes se croiseront une dernière fois, à Saint-Michel, alors que l'avocat fuit définitivement l'Allemagne nazifiée pour les Etats-Unis.

³⁰ Vercors, *Pour Prendre congé*, Albin Michel, 1957, p. 241.

³¹ Vercors, *La Bataille du silence*, op. cit., p. 23-24.

A cette psychologie empruntée, Vercors ajoute certains mots prononcés par différents membres de l'inévitable Wehrmacht. Ainsi, lors de l'été 1940, l'officier restituant la demeure de Villiers-sur-Morin, déclare : "Je m'y plaisais beaucoup. Elle est belle, elle a une âme."³² En écho à ces mots et concernant le même toit, Ebrennac ajoute : "Mais cette pièce a une âme. Toute cette maison a une âme."³³

Enfin, dernier élément de la construction de von Ebrennac, le *Jardins et routes* d'Ernst Jünger remis à Jean Bruller par l'écrivain et critique André Thérive³⁴ au printemps 1941. Il y découvre un lieutenant-écrivain aimant la France avec sincérité, un personnage ultra-correct et cultivé. Un puissant instinct de défense pousse alors Jean Bruller à imaginer des lecteurs moins méfiants prenant ce livre pour la pensée allemande à l'égard de la France vaincue. "Si Jünger n'était pas complice, il était dupe."³⁵ Des similitudes s'établissent donc entre Jünger et Ebrennac, tous deux amoureux de la France et de sa culture, tous deux persuadés d'une union future entre les deux pays. Ainsi, ils se font tous les deux les chantres d'une séduction qu'ils ne devinent à aucun moment perverse. Le lieutenant-écrivain par son livre faussement porte-parole et l'officier-musicien par ses longs monologues sont trompés par leurs supérieurs et entrent dans leur jeu trouble. L'assimilation des deux personnages par les lecteurs est donc facilitée; et Pierre Dalloz, dans une lettre du 22 juillet 1967, écrit à Vercors : "J'ai toujours identifié avec Ernst Jünger votre officier du *Silence de la mer*."³⁶ Le facteur principal de l'union de ces deux personnages réel et fictif réside dans la séduction des Français que Vercors dénonce par sa première nouvelle. Ernst Jünger semble cependant accréditer et prêter caution à Ebrennac qui ne paraît plus si fictif. Jünger est-il le meilleur des Allemands possibles ? Est-il un "faux" Allemand ? Découvrant son erreur, Ebrennac s'en explique auprès de ses hôtes et préfère mourir par désapprobation plus que par obéissance ou réflexe conditionné au régime nazi. Jünger, lui, préfère savourer l'instant par de nombreuses soirées où sa présence est recherchée et "oublier" dans les bras des Françaises.

³² Vercors, *La Bataille du silence*, op. cit., p. 116.

³³ Vercors, *Le Silence de la mer*, op. cit., p. 35.

³⁴ Cet auteur apparaît dans *La Bataille du silence* en 1967, sous le nom de Flodobert "par discrétion pour ce qu'il devint" (p. 38), entendons critique dans la *Parizer Zeitung* et la *Gerbe*.

³⁵ Vercors, *La Bataille du silence*, op. cit., p. 181.

³⁶ DAUXOIS, Jacqueline, *Le Silence de la mer : genèse et analyse*, Doctorat de troisième cycle, Université de Provence, 1972, p. 131.

Cependant, Werner von Ebrennac ne meurt pas de la main des soldats soviétiques, non. Vercors, peut-être pris de regrets en 1953, écrit une courte nouvelle aujourd'hui oubliée, *Les Marais du silence*³⁷, dans laquelle l'inculpé Werner von Ebrennac fait face au colonel von Strapp, accusé d'avoir écrit :

"Il ne s'agit pas de faire avec la France une Europe heureuse, il ne s'agit pas d'un mariage. Il s'agit de la destruction d'une vieille et admirable civilisation, de la soumission ignominieuse d'un peuple fier. Ce n'est pas pour cela que je suis parti en guerre."

La sentence finale semble être celle de la mort, à laquelle Ebrennac réplique : "Au moins, l'Allemagne aura-t-elle eu un témoin." Surprise donc que celle de retrouver ce personnage qui, cette fois, se révolte et choisit de mourir en martyr. Vercors atténue ainsi sa condamnation initiale et prolonge l'ouverture laissée dans *Le Silence* par l'ultime sourire de l'officier. La raison essentielle de ce revirement est peut-être la révélation qu'il y eut une résistance allemande, symbole d'une révolte. Même si Vercors ne considère pas le complot des généraux du 20 juillet 1944 comme un acte de résistance³⁸ au nazisme, il sait que Werner von Ebrennac n'est plus le meilleur des Allemands possibles. Ils sont en fait près de trois cent mille à être enfermés dans les camps, que l'on est loin d'imaginer aussi terribles, lorsqu'Ebrennac se trouve sur le sol français. D'autres encore ont rejoint les maquis tricolores tel que Kurt Stern, le futur traducteur du *Silence de la mer* en Allemagne. La résistance allemande reste pourtant rare et sporadique, mais indéniable, tant il est vrai que l'oeil du cyclone se révèle parfois mortel. Certains groupes demeurent cependant célèbres par leur sacrifice, tels que l'Orchestre rouge de Schultze-Boysen et Harnack, l'organisation de la Rose blanche de Hans et Sophie Scholl, ou encore ceux du Cercle de Kreisau. Bien des noms mériteraient de ne pas être oubliés à l'évocation de cette lutte intérieure tragique entre le devoir national et le devoir humain : le protestant Théophil Wurm, le catholique Clemens

³⁷ Ce récit est publié dans *Les Pas dans le sable*, Albin Michel, 1954, pp. 172-176.

³⁸ Vercors considère en effet que Hitler avait le soutien et l'appui de l'armée tant qu'il était victorieux, faisant ainsi de cette action un attentat militaire et nationaliste devant l'échec militaire de la Wehrmacht et non un acte de révolte politique.

August Graf von Galen et le théologien Dietrich Bonhoeffer³⁹... La résistance allemande est paradoxalement la plus précoce, se manifestant dès le début de 1933, même si son impuissance et son échec final demeurent une certitude.

Malgré la désillusion de l'absence de révolte massive contre l'idéologie nazie outre-Rhin, Vercors conserve un espoir de réaction du peuple allemand, tout en refusant de rendre crédible les premières rumeurs des crimes abominables dans les camps de concentration et le caractère industriel du meurtre dans les camps d'extermination. Là aussi, sa vision est contrainte à l'évolution et bientôt, la déception devient haine.

B – « L'âme guerrière »⁴⁰

1-) *Le Songe*

Première étape de cette inévitable dérive vers la haine, Vercors écrit en novembre 1943 la plus sombre de ses nouvelles : *le Songe*. Gérard Boutelleau, fils de Jacques Chardonne et s'occupant d'un chantier de jeunesse à Tunis, est déporté au camp de Sachsenhausen-Oranienburg au début de l'année 1943 pour avoir, semble-t-il, écrit dans les pages de son journal intime une profession de foi antinazie⁴¹. Son père, grâce aux bonnes relations qu'il entretient avec l'Ambassade d'Allemagne, obtient sa libération trois mois plus tard, en juillet 1943. André Bay, nous confirme le rôle tenu par le lieutenant Gerhardt Heller, chargé de la section "schrifttum"⁴², comme celui-ci nous l'annonce dans *Un Allemand à Paris*⁴³. Cependant, il convient de rester prudent face aux nombreuses actions que Heller s'approprie et que Gérard Loiseaux⁴⁴ remet entièrement en question. Toujours est-il que Gérard Boutelleau, de retour à Paris, rencontre discrètement Jean Bruller, sans rien connaître

³⁹ Sur ce sujet de la Résistance allemande au nazisme, signalons la remarquable exposition "Des Allemands contre le nazisme", au Mémorial du Maréchal Leclerc de Paris et l'exposition permanente à Berlin au Mémorial de la Résistance allemande.

⁴⁰ Expression extraite du 20 août 1944 in GUEHENNO, Jean, *Journal des années noires*, Gallimard, 1973, p. 434.

⁴¹ Ce fait nous est rapporté par Vincent Duclerc, dans son mémoire de maîtrise d'histoire approfondie intitulé : *Minuit, la Résistance littéraire en France 1940-1944*, mais qu'André Bay, beau-fils de Chardonne, n'a pu affirmer au cours de notre entretien du 17 mai 1996.

⁴² La section schrifttum était chargée de la question littéraire.

⁴³ HELLER, Gerhardt, *Un Allemand à Paris*, Seuil, 1981, 219 p.

⁴⁴ LOISEAUX, Gérard, *La Littérature de la défaite et de la collaboration*, op. cit., pp. 474-482.

de son activité d'écrivain, à la fin de l'été 1943. Vercors décrit en 1946 la sensation qui le mène à la rédaction de sa sombre nouvelle :

"... quand je le vis, et quand il m'eut raconté ce qu'il avait vu, (...) quand me fut révélé ce que mon imagination jamais n'aurait su ni osé concevoir, ce que la plus vive détestation des bourreaux nazis ne m'eût jamais permis de craindre ni de croire, (...) quand je compris que je n'avais plus qu'un devoir, et un seul, toutes affaires cessantes : faire connaître au monde (...) l'existence de ces réalités intolérables (...) je n'osais pas pourtant écrire un récit objectif."⁴⁵

Dès lors, la crainte du "bourrage de crâne" insufflant l'erreur, resurgit et Vercors hésite. Il hésitera longtemps car en 1944, il cherche encore à conserver sa confiance en l'homme et considérer comme impossible "qu'un être civilisé, fut-il nazi"⁴⁶ puisse faire preuve d'une telle cruauté. Même après la Libération quand les locaux abandonnés du Struthof sont découverts, présageant les horreurs, Vercors prend soin de mettre en garde Claude Bellanger, nouveau directeur du *Parisien Libéré* : "Vous allez, en prêtant vos colonnes à ces inventions, faire comme en 1918 le jeu des Allemands.(...) Ils prouvèrent plus tard l'inanité de ces accusations imbéciles, et, du coup, tout fut mis en doute aux yeux de l'opinion publique(...)." ⁴⁷ Ainsi, craignant la fable de propagande, Vercors rejette à l'automne 1944 l'idée de préfacier un volume de témoignages sur les camps d'extermination. Ce n'est donc que très tardivement que le créateur de Werner von Ebrennac réalise l'infamie du nazisme et de cette Allemagne qui a, selon lui, entièrement laissé faire.

Ce doute, sincère croyance, transparait dans son *Songe* qui, comme le titre l'indique, surgit sous un voile noir, supprimant toute temporalité et aspect géographique à l'action. Vercors approche, dans un style écrit très analogue au dessin ténébreux qu'il affectionne, ce qu'il ne peut qu'imaginer de l'univers concentrationnaire. Transposant son histoire dans un paysage fantastique et allégorique, l'auteur manifeste son espoir d'incertitude par l'idée du cauchemar. En effet, par le biais de ce déguisement qui mêle déportation et misère humaine, Vercors s'évertue à éviter le moindre reproche au cas où cette "Mauvaise Nouvelle" s'avère

⁴⁵ Extrait de *Une Coquille vide*, de 1946, en guise de préface à un album de Photographies, "Camps de mort", repris dans *Plus ou moins homme*, Albin Michel, 1950, pp. 345-346.

⁴⁶ Vercors, *La Bataille du silence*, op. cit., p. 315.

⁴⁷ Vercors, *Une Coquille vide*, op. cit., p.346.

fausse. A ce scepticisme s'ajoute l'anxiété de révéler à bien des familles, ayant des membres déportés, un fait encore hypothétique. Après une longue réflexion, *Le Songe* reste dans un tiroir jusqu'à sa publication en 1945.

A cette découverte graduelle de l'indicible, d'autres tristes nouvelles lui parviennent, réduisant constamment sa conviction profonde, telles que Tulle, Ascq, la Chapelle-en-Vercors, Oradour-sur-Glane... Ce dernier massacre, appris d'un témoignage que Georges Duhamel fait parvenir aux *Lettres Françaises*, puisqu'aucun organe de presse non-clandestin ne l'évoque, Vercors le reprend, sans le nommer, en 1947 dans *Les Mots*, récit sur lequel nous reviendront. Ce village de Haute-Vienne et ses flammes destructrices servent en effet de paysage de fond à une fiction dénonçant la notion de l'art pour l'art et justifiant, par ce détour, l'engagement des hommes de lettre. Dans cette nouvelle, l'officier allemand est un artiste peintre totalement pris par l'œuvre qu'il réalise, alors que ses hommes commettent le crime inouï de la destruction d'un village et de ses habitants. Par la sensibilité et la barbarie qui coexistent chez ce militaire, Vercors donne à l'Allemagne un visage bien différent de l'abusé Werner von Ebrennac. C'est aussi dans cette fin de guerre annoncée et tourmentée que Vercors écrit en juillet 1944, *L'Impuissance*⁴⁸. Cette nouvelle, dédiée "à la mémoire de Benjamin Crémieux", s'imprègne une fois de plus de la réalité. Le narrateur apprend à un certain Renaud la mort "d'extrême faiblesse", avec tout ce qu'elle sous-entend, d'un ami commun, Bernard Meyer alias Benjamin Crémieux (1888-1944) qui perd la vie à Buchenwald dans les mêmes circonstances. Le récit de la rage de Renaud, voulant embraser tableaux et livres, statuettes et fines dentelles, toute création artistique de l'homme qui n'est en fait qu'une bête, laisse entrevoir la douleur intérieure de l'auteur et sa désillusion intense qui bientôt se manifestent durement et sans ombrage.

Devant la terrible révélation de l'infamie nazie ébranlant son espérance en l'homme, Vercors est bien loin de sa perception initiale de l'officier allemand. Pire, la haine qu'il a longtemps combattue est alors sienne.

⁴⁸ Vercors, "L'Impuissance" pp. 113-130, in *Le Silence de la mer et autres contes*, Albin Michel, 1951, 189 p.

2-) *Qu'avez-vous fait de moi ?*⁴⁹

Le murmure du *Silence de la mer* est bien loin lorsque que Vercors écrit ce hurlement douloureux, à la demande de Paul Eluard. Le Jean Bruller qui clamait haïr la haine admet, dès juillet 1944 et donc avant les terribles découvertes des charniers et des cendres, être envahi par cette rage tant contestée et détestée. Son examen de conscience, Vercors le réalise au cours d'une nuit sans sommeil, suite à la vision d'un avion abattu s'écrasant dans la campagne voisine. Lui qui toujours recherche la modération des propos et l'objectivité la plus impartiale du jugement, se surprend à souhaiter la mort d'ennemis plutôt que d'alliés. De ce sentiment pourtant compréhensible en temps de conflit, naît un doute profond quant à son esprit de révolte, puisqu'ici il accepte la guerre et la tuerie.

"Ce coeur qui haïssait la guerre voilà qu'il bat pour le combat et la bataille !" ⁵⁰ Ce vers de Robert Desnos résume l'état d'esprit de Vercors qui se découvre une âme dégradée. L'Allemand et le nazi, "le nazi bon teint et le nazi contraint" ⁵¹ se confondent pour la première fois dans cette haine, il écrit d'ailleurs : "Et plus que jamais j'exécrai les nazis, les Allemands (...)." ⁵² Le pacifiste bienveillant à l'égard de l'Allemagne se range donc, en ce temps de pré-Libération, dans le camp des germanophobes.

Le reproche principal, n'ayant été atteint ni dans sa chair ni dans sa famille, reste sur le plan spirituel. Voyant ses amis dont il admire la noblesse d'esprit, sombrer un à un dans l'aversion devenue devoir, Vercors vocifère, pareil à une malédiction, sa condamnation sans appel :

"D'entre toutes les raisons de vous haïr, ô vous que je ne veux pas appeler mes semblables, celle-là suffirait bien. Je vous abhorre pour ce que vous avez fait de moi. Pour avoir semé, entretenu et cultivé en moi, avec

⁴⁹ Ce titre est celui d'un texte de Vercors écrit et paru en clandestinité en juillet 1944, dans *L'Eternelle revue* d'Eluard. A cette première publication s'ensuit une seconde dans la revue helvétique *Traits* en février 1945. Il est finalement repris dans le recueil de Vercors *Le Sable du temps*, op. cit., pp. 84-88.

⁵⁰ Extrait d'un poème de Robert Desnos : "Ce coeur qui haïssait la guerre", cf. annexe 6.

⁵¹ AUDISIO, Gabriel, sous le pseudonyme de La Valentine, "Propos sur la haine", in *Nouvelles Chroniques*, Editions de Minuit, 14 juillet 1944, p. 58.

⁵² Vercors, *La Bataille du silence*, op. cit., p. 338.

cette constance diabolique qui est la vôtre, des sentiments pour lesquels je n'éprouve que le dégoût et le mépris."⁵³

Par ce style implosé, Vercors expose et relate son drame moral jusqu'à l'inévitable répugnance d'un coeur devenu sombre. Ces pages, sortant de la volonté primordiale des Editions de Minuit, ne paraîtront jamais sous le logo de l'étoile préservant son âme humaniste.

Bien des éléments nourrissant cette haine restent encore à venir au moment de la Libération. Du doute naïf de l'horreur systématique de la solution finale et des camps de concentration, Vercors franchit un échelon décisif dans sa réflexion future sur l'homme avec l'assurance de l'indicible vérité.

C – Un humaniste blessé

1-) *Les Armes de la nuit*⁵⁴

Le 5 mai 1945 voit, trois jours avant la capitulation allemande, la libération de Mauthausen, dernier camp découvert. Le retour des déportés s'effectue dans un chaos général de ruines et de joie, et il n'est plus possible de nier les faits qui s'y sont produits, même si l'ampleur du phénomène et les mécanismes mortels restent encore à comprendre.

Certes, en France, de nombreuses rumeurs ont, dès 1943, laissé entendre les massacres et les horreurs des camps, mais l'argument revenant pour exprimer le silence est celui du manque d'imagination. Seul *Le Temps mort* de Claude Aveline, paru aux Editions de Minuit le premier juin 1944, contant la déportation de Clémence, s'achève sur un mot qui ne dit rien mais évoque tout : "A l'aube du dernier jour, nous sommes arrivées ICI." L'auteur ajoute, par ailleurs, dans la réédition une "lettre au lecteur" justifiant ce choix : "ICI, c'est Dachau, Maydanek, Mathausen (sic), Blechhammer, Ravensbrück (...). Et le mot qui tâchait hier de fouetter l'imagination vient à présent frapper le souvenir."

⁵³ Vercors, "Qu'avez-vous fait de moi ?", in *Le Sable du temps*, op. cit., p. 88.

⁵⁴ Vercors, *Les Armes de la nuit et la Puissance du jour*, Albin Michel, 1951, 358 p.

Vercors, quant à lui, est assailli de doutes et de questions car, pour lui désormais, l'ensemble de la conscience humaine est dégradé. De cette guerre idéologique plus qu'économique et impérialiste, de nombreuses interrogations restent en suspens. Comment l'Homme peut-il commettre des crimes aussi odieux ? Quelle en est la profondeur ? Afin de répondre à ces problèmes angoissants, il écrit *Les Armes de la nuit* en 1946, dont l'accueil des critiques reste mitigé. Pierre Cange, résistant déporté au camp de la mort d'Hochswörth, ne retrouve pas à la Libération sa place dans la société et, intériorisant sa triste expérience, se terre dans un silence absolu auprès de ses proches. Epuisé et malade, il révèle son terrible secret, par une nuit d'orage, au narrateur. Pierre décrit alors sa vie au camp, les nombreux coups et supplices, la faim auxquels il résiste sans faillir jusqu'au jour où, sous la menace S.S. de s'y voir lui-même plongé, il est contraint de jeter des cadavres d'amis dans le four crématoire. L'image poursuivant inlassablement Pierre est celle de l'un de ces corps sans vie mais pas vraiment mort ouvrant les yeux avant d'être poussé dans la gueule du brasier. Obligé jusqu'à la Libération de continuer sa tâche lugubre, il refuse de reprendre sa place parmi les vivants, estimant avoir "perdu sa qualité d'homme"⁵⁵. Vercors n'expliquant pas comment la retrouver, bon nombre de rescapés des camps le pousse à la rédaction d'une suite qui paraît en 1951, il s'agit de *La Puissance du jour*. Ainsi pour lui, la profondeur du crime nazi est donc de s'être attaqué à l'âme même des déportés et élargissant le discours métaphysique du *Qu'avez-vous fait de moi ?*, Vercors fait face, dans la douleur, à cette horreur qu'il a longtemps réfutée.

En 1948, comme pour affronter ses vieux démons, il visite le camp d'Auschwitz-Birkenau où sa Stéphanie, amour de son enfance, est morte quelques années plus tôt. Epreuve redoutable pour un humaniste que celle de franchir le portail surmonté de la célèbre inscription de fonte : Arbeit macht frei. Il décrit alors son sentiment à la vue des montagnes de cheveux, de lunettes, de chaussures... : "On peut s'attendre à tout, mais quand la réalité est là, palpable, indubitable, on en reste écrasé."⁵⁶ Cette expérience semble essentielle tant son œuvre à suivre est marquée par l'interrogation de l'homme et sa différence avec l'animal.

⁵⁵ Vercors, *Les Armes de la nuit*, op, cit., p. 87.

⁵⁶ Vercors, *Les Nouveaux jours*, Plon, 1984, p. 152.

Ainsi, avec la fin de la guerre et de la clandestinité, l'oeuvre de Vercors, dont le regard s'est déjà modifié, continue d'évoluer au gré des circonstances. *Les Armes de la nuit* annonce, dans ce sens, un changement d'orientation décisif, Vercors s'attachant désormais à la question philosophique de l'homme et de son esprit.

2-) Le problème allemand ou le débat philosophique

De nouveau, dans l'immédiat après-guerre, la question de la coexistence d'une bonne et d'une mauvaise Allemagne se présente. Vercors prend position dès le 2 juin 1945 avec la publication d'un article dans *Les Lettres Françaises* au titre évocateur : "Le Problème allemand." Prolongeant ainsi sa réflexion sur l'absence de révolte au nazisme en Allemagne, il explique sa déception profonde et tardive, lorsqu'il comprend, avec les Editions de Minuit et leur vocation universelle, qu'il n'est pas de bâillon étouffant un cri. La rédaction du *Silence de la mer*, en 1941, intervient déjà dans cet état d'esprit et témoigne de cette condamnation du peuple allemand se perpétuant avec rage jusqu'à la fin du conflit. En 1948, l'humaniste reprenant le dessus sur l'homme blessé, Vercors est envoyé en Allemagne par le directeur des affaires étrangères Louis Joxe, pour une tournée de conférences à travers neuf villes encore meurtries⁵⁷. Avant son départ, marque d'un traumatisme douloureux, il écrit :

"On m'assure que les Allemands attendent ma parole avec impatience, comme représentant d'une forme de la Résistance française qui les surprend : celle qui a permis à un écrivain français d'écrire pendant l'occupation un livre aussi peu violent que *Le Silence de la mer*. Je crains qu'ils ne se fassent des illusions sur ce que je vais leur dire. Qu'ils ne soient surpris cette fois par la violence de mes paroles à leur égard."⁵⁸

En effet, son "Discours aux Allemands"⁵⁹ reprenant et s'appuyant sur l'article déjà cité du 2 juin 1945, Vercors raconte son amour sincère et bafoué pour l'Allemagne dans un ardent réquisitoire. Le message premier de son propos est de restaurer ce que cette guerre

⁵⁷ Berlin, Baden-Baden, Munich (2ème Congrès de la jeunesse), Stuttgart, Constance, Uberlingen, Tubigen, Francfort, Mayence.

⁵⁸ "Ce que Vercors va dire aux Allemands", p.1, in *Les lettres Françaises*, n=° 210, 27 mai 1948.

⁵⁹ Repris dans *Plus ou moins homme*, Albin Michel, 1950, pp. 227-254.

idéologique a tué, à savoir une confiance mutuelle. Il appelle les jeunes du pays à penser par eux-mêmes et sans Führer, à penser d'abord en tant qu'hommes et non en tant qu'Allemands.

Vercors ajoute en conclusion à son allocution :

Vous attendiez de moi, je crois, que je dégage pour vous la grande leçon de la Résistance française.(...) La France de Pétain avait pris le parti des fauves contre les hommes, la France résistante a pris celui des martyrs contre les fauves. Je n'ai rien de plus à vous dire. Vous n'avez, l'Allemagne n'a pas d'autres choix que celui-là. Personne ne peut, ni ne pourra vous aider à choisir les hommes ou les fauves. Cela dépend de vous et rien que de vous."⁶⁰

Cependant, le résultat de l'électrochoc voulu par Vercors reste mitigé. Si la jeunesse allemande semble approuver les mots du résistant des lettres, elle continue à affirmer la nécessité d'un guide pour apprendre à penser en tant qu'homme, et Vercors accentue cette incompréhension par une métaphore quelque peu brutale : "Au dessus de ces fronts clairs se bombent toujours des casques hermétiques"⁶¹. Quelques jours après son passage à Munich, Vercors est qualifié d'"écrivain nationaliste à la Maurice Barrès" ou encore de "bon acteur".

De cet échec, il ressort deux points importants pour Vercors. Le premier est, selon l'humaniste déçu, une perte générale de la confiance humaine et mutuelle qui lui permet d'affirmer tristement à plusieurs reprises que "le fascisme a été battu mais le monde en charrie encore dans ses veines le poison mortel"⁶², ou encore et plus violemment que "Hitler a gagné la guerre. Il l'a perdue sur le terrain, mais il l'a gagnée dans les veines et dans les coeurs."⁶³ L'autre point soulevé par sa rencontre avec la jeunesse allemande est celui d'une définition précise et universelle de l'homme, valeur que ne parvient à cerner le jeune Allemand de 1948. Le débat philosophique, coeur du "second Vercors", naît donc ici en tant que conséquence de la Seconde Guerre mondiale.

Ainsi, le pacifiste pessimiste de l'entre-deux-guerres laisse place avec le conflit à un humaniste sincère, mais rapidement désappointé par le silence allemand et l'absence de

⁶⁰ Extrait de "Déclaration de Vercors à la jeunesse allemande au deuxième congrès de Munich - juin 1948", in *Les Lettres Françaises*, n° 216, 8 juillet 1948.

⁶¹ F.A.VIALLET, "Jules Romains et Vercors à Munich", in *Les Lettres Françaises*, op. cit., 8 juillet 1948.

⁶² Vercors, *Plus ou moins homme*, op. cit., p. 87.

⁶³ Vercors, "Hitler a gagné la guerre", in *Le Monde*, p. 2, 8 février 1972.

révolte. Les horreurs de la guerre intensifient encore son accusation passionnée et bientôt haineuse à l'égard des Allemands devenant tous nazis puisque laissant faire. Le germanophile qu'il fut disparaît fin 1944 avec la certitude que les témoignages rapportés des camps nazis ne sont pas "bourrage de crâne". Ses écrits marquent ce tournant, passant du style très voilé et allégorique du *Songe* aux descriptions extrêmes des *Armes de la nuit* déjà réflexion philosophique. Cette tournée de conférences en Allemagne, de par les tensions et les incompréhensions régnantes éclaire son oeuvre à venir de la définition désormais essentielle de la nature humaine.

Dans cet immédiat après-guerre, Vercors est assurément au sommet de sa gloire en tant que symbole de la Résistance.